

TEXTS AND DOCUMENTS

MEDICAL EDUCATION AT MCGILL IN THE SEVENTIES:

EXCERPTS FROM THE "AUTOBIOGRAPHIE" OF THE LATE PAUL ZOTIQUE HEBERT, M. D.

WILLIAM WHITE

When the last surviving member of the McGill University class of 1872—the class in which Sir William Osler received his degree in medicine—Paul Zotique Hebert, M. D., died last December at the age of 92, he left behind his *Autobiographie*: a 520-page volume of about 50,000 words written in a large, beautiful longhand script in French. Composed about 1905, the diary contains a prefatory note about himself which reads:

Docteur en Médecine; Maître en Chirurgie; Licencié du "Royal College of Physicians" de Londres; Agrégé de la "British Gynaecological Society" de Londres; Membre de la "British Medical Association"; Membre de la "Washington Co Medical Society" de l'Etat de New York; Membre de l'"Union Medical Society" de l'Etat de New York; Médecin attitré de 4 Sociétés françaises et allemandes à Londres, et enregistré légalement, en Angleterre, selon les lois médicales de l'Etat.

Dr Hebert was to the very last a dignified and stately old gentleman whose memory was very intact. When I last saw him in September, 1941, he was remarkably active and healthy for a man of his age: he still read widely, wrote with a steady hand, took long daily walks, and had a keen interest in the doings of modern medicine and the world in general. He had, of course, retired from practice and was living quietly with his niece in Los Angeles, California.

Of French heritage, Dr Hebert was born in St. Constant, P. Q., Canada, on 25 May, 1849, one month and eighteen days before Osler, who was born on 12 July. He attended Model School, St. Constant, and high school in Champlain, New York. With Osler, he studied medicine at McGill, and the two embryonic doctors were graduated in the class of 28 students on 28 March, 1872. A section

of the graduating program reads: "The gentlemen in order of merit who deserve mention: In the final examination, Messrs. Osler, Browne, Waugh, Marceau, Hebert, Pegg, St. John, and Morrison."¹ Osler's thesis, incidentally, was awarded a special prize.

Here the paths of Osler and Dr Hebert diverged: Osler journeyed to Europe, came back to teach at McGill, then Pennsylvania, Johns Hopkins, and finally Oxford as Regius Professor; Dr Hebert went into general practice at Whitehall, New York, for six years, practiced in San Francisco for one year, and then went to London to spend 33 years as general practitioner and gynaecologist. He was a Foundation Fellow and member of the council of the British Gynaecological Society, and served on the staff of its journal, from the inception of the organization until it was absorbed by the Royal Society of Medicine. Dr Hebert heard Osler's lectures at the Royal College of Physicians, London, on many occasions, and they met casually elsewhere. In 1911 he came back to this country, practiced in New York City and in up-state New York, became a member of several medical societies and a Fellow of the New York Academy of Medicine. And, after fifty years of service to the profession, which included a long list of contributions to journals, he retired in 1922.²

Dr Hebert's *Autobiographie* (so designated in gold on the spine of the bulky little volume) is concerned largely with his family, his early life in nineteenth century Canada, and his studies and later life as a doctor in San Francisco and London. Of greatest interest in medical history, it seems to me, are the two chapters on his days at McGill University and (briefly) practice in Whitehall, New York. The excerpt which follows is found on pp. 235-269 of the unpublished bound MS, and is entitled simply "Chapitre XI." Dr Hebert

¹ Cf. Harvey Cushing, *Life of Sir William Osler* (Oxford, 1926), I, 84-85. In Dr Hebert's copy of the program, which he showed me last year, he had placed, on the page listing the graduates, a red check-mark beside each name as he had heard of a new death. All but his and six others were checked off, and we learned, with the help of Dr W. W. Francis of Montreal, of the deaths of the six between 1925 and 1939. Dr William James Sharp, who died on 4 February 1939 in Toledo, Ohio, was the last of the six.

² For more details and a list of his articles, see William White, "Paul Z. Hebert, M. D.: 'The Last Leaf' of Osler's McGill Class of 1872," *The Bulletin of the Los Angeles County Medical Association*, LXXI (5 June 1941), 520-523.

recounts how he passed three examinations for entry into the College of Medicine, and was admitted on 2 October, 1869.

Trois jours après j'entrais au Collège de Médecine. Le programme d'enseignement y est divisé en deux parties, à savoir: les branches Primaires et les Finales. Il est obligatoire, avant de se présenter pour l'examen de réception, d'avoir suivi deux cours de chacune de ces branches, à l'exception de trois, dont il n'est requis qu'un cours, et qui sont la Botanique et la Zoologie, lesquelles sont comprises en un cour, et dont on peut passer l'examen, la première année, de plus, la Chimie pratique et la Jurisprudence Médicale. Il est d'habitude de suivre les Primaires, la première l'année, les Finales, la seconde; dans la troisième année, nous reprenons les Primaires, sur lesquelles nous passons un examen, à la fin de la Session, qu'on appelle "Examen des Primaires," et, dans la quatrième, nous reprenons le cours de Finales, pour la deuxième fois, afin de subir l'examen de réception à la fin de l'année. Les cours se donnent l'hiver et l'on peut suivre l'hôpital où la pratique d'un médecin l'été.

La première fois que j'entrai dans la salle de dissection, j'en fus tout dégoûté et je fus plusieurs semaines sans y retourner, après quoi, je m'y accoutumai comme les autres, et je n'ai jamais trouvé de raison, dans cela, de contracter l'habitude de boire ou de fumer, ce dont je me suis toujours abstenu.

Pendant la première session de mes cours, le 26 November 1869, à l'occasion d'une fête annuelle, observée par le Collège, en mémoire des Fondateurs et, pour cela, nommée "*Founders' Festival*," le prince Arthur d'Angleterre, maintenant Duc de Connaught,³ alors, en visite dans la ville, assista à notre réunion et prit le souper avec nous. Nous avions composé, pour l'occasion, une chanson à son honneur que nous chantâmes en sa présence et dont j'ai encore une copie en ma possession. . . .

Au printemps, comme j'étais libre de le faire, je subis mon examen sur les cours de Botanique et de Zoologie le 16 Mars 1870, afin de n'avoir plus à m'en occuper.

La session étant terminée, j'avais à décider si je devais entrer chez

³ This is the Duke of Connaught who died on 16 January 1942 at the age of 91.

MEDICAL EDUCATION AT MCGILL IN THE SEVENTIES 617

un médecin ou suivre l'hôpital, et comme je passais dans la rue Ste C⁴ j'observai une enseigne de médecin du même nom que moi. Je ne le connaissais pas du tout, mais j'y entrai et je fus bien accueilli. C'était un jeune homme qui n'avait guère plus de 30 ans. Son visage était étroit, sa barbe rousse, ses lèvres un peu pendantes. Il avait une habitude de se tenir le main droite sur la joue comme un homme qui aurait mal aux dents. Il était souvent distrait et avait un caractère excentrique. Il était déjà atteint de Phthisie pulmonaire et, malheureusement, il était adonné à l'usage immodéré de la boisson. Il s'était fait une bonne clientèle et tenait cheval et voiture. Je m'arrangeai sur-le-champ, pour suivre son bureau. . . .

A mon entrée chez le docteur J. C. N. Hebert, mon premier soin fut de me procurer un compendium de Médecine, qui traitait de toutes branches de cette science, en abrégé, et je me livrai, avec acharnement, à l'étude de ce livre, demandant les explications dont j'avais besoin, à mon patron, qui se prêtait, avec plaisir, à ce service, si bien qu'au bout de quelques mois, je possédais parfaitement la contenu de mon livre. De plus, mon patron s'était donné le peine de m'enseigner pratiquement, il n'avait guère de malades dont je ne connusse toute l'histoire pathologique et le traitement qui leur était appliqué. Il en était de même d'un Dispensaire, dont il était médecin où il ne manquait jamais de m'amener avec lui.

Vers cette époque, la maladie fatale, qui le minait, commença à faire des ravages sur son économie, et sa santé déclina à vue d'œil; souvent, maintenant, il était alité pendant plusieurs jours et même des semaines. Durant ce temps, je prenais charge de sa pratique exclusivement, tout en le consultant à la maison; mais, dès lors, le Dispensaire resta complètement à ma charge. L'automne arrive, il me conseilla de me hâter pour mes examens, m'assurant que j'avais les connaissances médicales de bien des élèves de trois ans, et m'offrant de me donner un certificat que j'avais suivi son bureau depuis le mois d'Octobre 1867, ce qui me vaudrait, au Collège, deux ans d'études, avant, même, que j'eusse commencé à étudier, et me mettrait en état de pouvoir me présenter pour mes Primaires au printemps, et pour mes Finales un an après.

⁴ This blank space and others in the MS Dr Hebert had intended to fill in, but before I could finish my transcription and send it to him for correction and completion he had passed away.

Soit que son caractère et son goût excentriques le portassent à me conseiller de tenter une entreprise aussi exagérée; soit qu'il prévît, dans mon admission à la pratique, un moyen de préserver sa clientèle en s'association avec moi profitablement, se voyant incapable de continuer longtemps l'exercice de sa profession sans aide; soit encore qu'il voulût me considérer comme son fils et successeur voyant qu'il était marié depuis plusieurs années et n'avait pas d'enfants, il m'en parla souvent et essaya de m'y persuader, et, dans la condition d'ambition où je me trouvais, il me fallait bien peu d'encouragement, sans parler d'incitation, pour me faire tenter même l'impossible. J'y réfléchis sérieusement; mais je ne laissais pas de voir beaucoup plus de difficultés qu'il ne semblait en trouver. D'abord, il me fallait suivre trois cours en deux sessions et, pour pouvoir passer mes Primaires au printemps, je devais avoir suivi trois cours, c'est-à-dire deux de Primaires et un de Finales, il m'aurait donc fallu suivre double cours: les Primaires et les Finales ensemble, pendant cet hiver-là, ce qui demanderait le double d'argent à payer pour mes cours, et plus de livres à acheter, quand j'aurais le moitié moins de temps pour en gagner, et, au milieu de tout cela, où trouverais-je le temps d'étudier pour préparer mon examen du printemps; je craignais aussi qu'on ne découvrit cette affaire de certificat au Collège; peut-être, viendrait-on à savoir que, pendant ce temps-là, j'étais commis chez B ; pourtant, si j'avais l'argent nécessaire, je m'y hasarderais. Plus j'y pensais, plus la chose semblait possible; il ne s'agit, me disais-je, que de tirer profit des occasions, en temps opportun et de surmonter les difficultés une par une, sans confusion, sans découragement, pour réussir dans toute entreprise. La première nuit que j'ai passée à Troy, j'étais loin de penser que, le lendemain soir, je serais pourvu de logement et de nourriture pour tout l'été, avec 16 dollars par mois de gages et, quand l'idée me vint d'étudier la Médecine, étais-je bien certain des 84 dollars qui devaient me mettre si à l'aise pour ma première session d'études; pour le moment, j'ai encore des élèves, autant que je veux, il surviendra bien quelque chose pour me tirer d'embarras; si je n'essaie pas, quel est celui qui fera des efforts pour moi? En fin, je quittai le docteur Hebert, pour entreprendre cette tâche, mais je ne devais plus retourner chez lui, car il mourut avant mon admission à la pratique.

MEDICAL EDUCATION AT MCGILL IN THE SEVENTIES 619

La session commençait le 4 Octobre et je pris double cours, tant les Primaires que les Finales. Chacune des branches, qui composent ces deux divisions, est traitée par un professeur spécial et aucun d'eux ne peut avoir plus d'une branche à enseigner à la fois et, par conséquent, plus d'une lecture à donner par jour. Chaque lecture dure une heure et, à chaque heure de la journée, un nouveau professeur entre au Collège pour donner sa lecture. Maintenant, pour donner une idée de la tâche que j'avais entreprise, je vais passer en revue la manière dont j'employais mon temps, pendant une journée:

A 9 heures du matin, j'étais au Collège pour entendre la première lecture, sur la Physiologie, qui durait jusqu'à 10 heures; de 10 à 11 la Chirurgie; de 11 heures à midi, les Accouchements. A midi nous nous rendions à l'hôpital, qui se trouvait à dix minutes de marche du Collège, où nous recevions, en même temps, les Cliniques. Pendant ce temps, je dinais comme je pouvais, souvent en chemin, et, à 2 heures, je devais être de retour au Collège, pour la lecture d'Anatomie qui durait jusqu'à 3 heures. De 3 à 4, j'étais à la lecture de matière médicale; de 4 à 5, à celle de Pratique de Médecine, et de 5 à 6, j'assistais au cours de Principes de Chimie. A 6 heures, j'allais manger et ce qui me restait de temps, jusqu'à 8 heures, je l'employais à la dissection. A 8¹⁵ heures, je me rendais à la résidence de Madame B , N^o 9 rue N , pour donner ma leçon à H , qui durait jusqu'à 10¹⁵ heures. Je me trouvais, alors, en bon temps pour donner ma leçon aux commis que j'avais pour élèves et qui quittaient leurs magasins vers dix heures, et à 10³⁰ heures, j'étais rendu au lieu où ils se réunissaient pour y être engagé, avec eux, jusqu'à minuit. Je me rendais, ensuite, chez moi, pour revoir les lectures que j'avais entendues dans le cours de la journée. J'étudiais jusqu'à 3, 4 ou 5 heures du matin, et à 9 heures le lendemain, ou plutôt le même matin, je devais avoir déjeuné et être rendu au Collège pour recommencer.

Chacun des professeurs faisait un examen hebdomadaire, en récapitulation de ce qu'il avait enseigné pendant la semaine. Un certain nombre de professeurs récapitulaient le vendredi, les autres, le lundi, ce qui divisait, pour les étudiants, les examens de semaine en deux. Pour les examens du lundi, j'avais grand temps à me, préparer le dimanche, mais pour ceux du vendredi, j'étais souvent obligé de passer la nuit précédente toute entière à étudier.

Il me semble, maintenant, que j'aurais peine à croire qu'un homme pût supporter une pareille tâche, sans succomber, si je n'eus, moi-même, passé par là, et je mettrais peut-être en doute l'exactitude de ma mémoire, si je n'avais devant moi, en ce moment, toutes les cartes des cours dont je viens de parler, avec certificat de les avoir suivis régulièrement.

Ma conduite ne fut pas sans attirer l'attention des étudiants, dont plusieurs ne voulant pas croire que je veillais si tard tous les soirs, vinrent eux-mêmes, à ma chambre, plusieurs fois, pour s'en assurer, et entre autres, un étudiant nommé J R M , qui y prit un intérêt tout particulier et me manifesta, ensuite, un grand attachement. Il avait pris place, en classe, à ma gauche, sur le banc de devant. J R M appartenait à une famille de fortune indépendante et demeurait dans un quartier aristocratique de la ville, N° 525 rue S , avec sa mère. Il avait fait des études classiques complètes et s'était d'abord livré à l'étude du droit, dans lequel il avait pris son doctorat et sans être entré en pratique, il était, maintenant, à étudier la Médecine. Son but était de se qualifier dans toutes les professions, sans en exercer aucune pour la raison qu'il n'en avait pas besoin pour vivre, dépendant entièrement sur la fortune qu'il attendait de sa mère. Il avait une bibliothèque immense et n'entendait jamais parler d'un livre nouveau qu'il ne l'achetât. Il en avait trois chambres entourées d'étagères toutes remplies. Il était imbu de principes sceptiques et peut-être athéistiques. Il gardait, dans son cabinet d'étude, les bustes du Christ et de Voltaire qu'il plaçait face à face l'un de l'autre et il prétendait les avoir sur en même niveau dans son appréciation, disant que le dernier avait défait ce que la premier avait fait, en parlant de la religion chrétienne. Il n'avait guère plus de 40 ans, mais ses cheveux étaient blancs comme la neige. Il m'invita souvent d'aller le voir. J'y allai quelquefois et sur sa demande, j'échangeai de photographie avec lui. Pour une des miennes, il n'en donna deux des siennes, sur l'une desquelles que j'ai maintenant, devant moi, il écrivit une note, en anglais, dont voici la traduction exacte :

A mon ami, Mr Zotique Hebert, l'étudiant le plus persévérant et le plus infatigable que je connais dans le Collège, qui s'assied à ma

droite, sur le banc de devant, avec la colonne de fer devant et entre nous.

13 Decbre 1870

J R M

Je continuai ainsi jusqu'à au printemps. J'étudiais en mangeant, j'étudiais en marchant; jamais on ne me voyait dans la rue sans un livre à la main, tant qu'il faisait assez clair pour lire et, pendant mes veilles, souvent, épuisé de fatigue, accablé de sommeil, mais n'ayant pas encore fini ma tâche du jour, je me couchais tout habillé, laissant ma lampe allumée pour ne pas m'endormir jusqu'au matin, et je me levais au bout d'une demi-heure ou d'une heure pour finir mon ouvrage. Mon sommeil était quelquefois remarquable. On ne saurait croire les phénomènes extraordinaires qui peuvent s'opérer dans une imagination continuellement surexitée: Il arrivait souvent que je me couchais, n'ayant encore ma leçon dans l'esprit que d'une manière confuse et je me levais le matin, la sachant parfaitement bien et je me rappelais d'y avoir rêvé. La première fois, que j'ai fait cette observation, fut à l'occasion d'un examen de semaine que j'étais en voie de préparer; j'avais déjà repassé ma leçon plusieurs fois sans avoir pu me la fixer dans l'idée, ma mémoire semblait se refuser à faire l'effort nécessaire pour le retenir; je me couchai tout habillé, comme je faisais quelquefois et ne m'éveillai que la matin, à temps pour déjeuner à la hâte et courir au Collège. Chemin faisant je tâchai de rappeler à ma mémoire ce que j'avais lu avant de me mettre au lit. Je m'aperçus, alors, que je savais très bien ma leçon et que j'y avais rêvé toute la nuit, et j'en conclus que la légère impression produite dans mon esprit par la lecture de ma leçon, au moment de me coucher, s'y était gravée plus profondément, pendant mon sommeil en y rêvant.

La saison s'avavançait et le temps de faire inscrire son nom, comme candidat, pour l'examen des Primaires, approchait, cependant, tous les efforts que j'avais fait, tous les moyens dont je m'étais prévalu, n'avaient pas suffi pour me procurer l'argent qu'il me fallait pour payer tous mes cours, et, après avoir épuisé toutes mes ressources, il me restait encore 6 cartes non payées, à \$12 (dollars) chaque, que je me pouvais solder.

Les étudiants étaient tenus, selon les règlements du Collège de payer tous leurs cours d'avance, mais, sur ce point, on n'était pas très strict et on les laissait négliger jusque vers la fin de la session; mais, en revanche, on menaçait d'annuler les cours de ceux qui ne payaient pas, au moins, à la fin de la session.

J'étais bien peiné, mais je ne perdis pas espérance, et, comme dans toutes les autres occasions de ma vie, où j'éprouvai des difficultés, je redoublai de courage, au lieu de me désespérer; je n'abandonnai pas, même, l'idée de me faire recevoir au même temps. J'avais entendu parler de plusieurs étudiants de troisième année qui s'étaient mis en pratique et avaient bien réussi; j'irais faire de même pendant l'été, je reviendrais, à l'automne, reprendre encore tous les cours et je passerais mes deux examens: des Primaires et des Finales, ensemble, à la fin de la session. Je n'y voyais rien d'impossible, ni même de si difficile que ce que j'avais fait pendant la session qui finissait, si, seulement, je rapportais assez d'argent pour n'avoir pas besoin l'enseigner, et je ne pouvais pas croire qu'en expliquant mes raisons aux professeurs, on me refusât mes cartes quand je me présenterais avec l'argent pour les payer dans l'automne. Mes projets étaient formés, mais, j'étais, tout de même, triste et pensif à ce sujet, et mon voisin J R M m'en avait déjà fait la remarque, cependant, il n'avait pas insisté à en savoir la cause, mais soit qu'il se doutât de ma condition ou qu'il parlât sans s'occuper particulièrement de moi, il me demanda, peu après, combien je pensais qu'il y aurait d'étudiants qui se présenteraient pour leurs Primaires et qui je croyais qu'ils étaient. Je lui répondis que je ne le savais pas beaucoup. Il commença à en nommer, en les comptant sur les doigts et, après en avoir énuméré plusieurs, me montrant du doigt, il dit: Et toi. Je lui répondis, non, pas moi. Pourquoi, demanda-t-il? Parce que je ne suis pas préparé. Allons donc, dit-il, si j'avais répondu la moitié aussi bien que toi, je serais déjà sur la liste. Enfin, lui dis-je, nous n'avons pas tous la même confiance en soi. Ah! ça, par exemple, ajouta-t-il, quand un élève peut disputer la palme à aucun du Collège, il n'y a pas tant à hésiter que cela, et il ne faut pas oublier que l'hésitation peut, dans certains cas, dégénérer en faiblesse. Eh! bien, lui dis-je, j'y réfléchirai encore. Je l'espère, dit-il, en me serrant la main, puis il s'éloigna.

MEDICAL EDUCATION AT MCGILL IN THE SEVENTIES 623

Après cela, chaque fois qu'il me rencontrait, il me parlait de mon examen, jusqu'à ce qu'enfin, je ne me sentis plus capable de lui cacher le véritable nature de mon manque de préparation, et, quand je lui eus dit, il me demanda combien de cartes il me manquait. Six, lui dis-je. 72 dollars ((c - à - d 360 frs), remarqua-t-il, c'est plus que je ne pourrais obtenir sans en parler à ma mère, qui me les refuserait si elle ne savait pas ce que je me propose d'en faire, mais je pourrais t'en procurer 25 et, si tu veux, me permettre d'en parler à une couple d'amis, je vais voir ce que je puis faire. Je lui répondis que je n'y avais aucune objection. Le lendemain, il arriva au Collège avec toutes mes cartes, qu'il me donna et me présenta trois billets promissoires à signer, dont l'un de 26 dollars, en sa faveur, comprenait le prix de deux cartes et des timbres nécessaires pour legaliser les trois billets, &c, et les deux autres étaient de 24 dollars chaque, ayant la place de noms en blanc. Je lui dis que je ne pouvais, par aucuns termes, lui exprimer toute ma reconnaissance et que la plus grande crainte que j'avais, était de ne pouvoir lui rendre le montant aussitôt que je le voudrais. Il me dit de ne pas me troubler, à ce sujet, que personne d'eux ne s'attendait à ce que je pusse les payer avant plusieurs années, voyant que j'avais encore une année d'étude à faire, que, si je pouvais leur rembourser la somme dans l'escape de cinq ans, ils seraient tous trois satisfaits; mais que, d'ailleurs ils ne me la demanderaient jamais et que, pour cette raison, les deux amis, qui avaient coopéré avec lui, l'avaient fait à condition que leurs noms ne fussent pas mentionnés; autrement, dit-il, on ne m'aurait pas demandé de signer de billets du tout. Enfin, je signai les billets et j'allai, sur-le-champ, faire inscrire mon nom comme candidat pour l'examen des Primaires, que je passai le 21 April 1871, et je réussis bien, étant au nombre de ceux dont il fut fait mention honorable.

Chapitre XII

[The first portion of the chapter has to do with matters outside of medical education. Dr. Hebert then renews his reminiscences of his education at McGill.]

J'avais toujours conservé l'idée de me mettre en pratique, à la fin de la session, pour me faire un peu d'argent; en consequence, aussitôt que j'eus passé mon examen des Primaires, je commençai

à me préparer à m'éloigner et, au bout de quelque jours, j'étais sur mon départ . . . , et je me dirigeai vers Troy, que je fus content de revoir ; mais je ne crus pas devoir m'y fixer ; je me rendis à Albany où je rencontrai un Docteur Crowthers, qui venait s'y établir, ayant quitté West Galway, où il me conseilla d'aller, me donnant une lettre de recommandation, adressée au ministre du lieu et je partis ; mais, au lieu d'aller à West Galway, je revins sur mes pas et me rendis à Whitehall, N. Y., petite ville prospère, de 7 à 8000 âmes, située à l'extrémité sud du lac Champlain. Je visitai le prêtre du lieu, Rev^d A T , à qui je fis part des circonstances où je me trouvais. Il me recommanda d'agir avec prudence, vu que je n'avais pas mon diplôme et que j'étais si jeune, ne devant compléter ma 22^{ième} année qu' à la fin du mois de Mai. Je résolus de me fixer à cet endroit.

Dès le commencement, j'eus une pratique surprenante et lucrative, si bien qu'au milieu de l'été, étant appelé à faire une opération pour l'extirpation d'un cancer du sein ; je me rendis à M pour acheter les instruments dont j'avais besoin, avec assez d'argent pour aussi solder mes trois billets promissoires qui se trouvaient dans les mains de J R M ; il hésita beaucoup à prendre l'argent, m'assurant qu'ils seraient tous trois contents d'attendre jusqu'après ma réception, attendu que je pourrais en avoir besoin pour la session d'hiver. Je lui racontai le succès que j'avais rencontré en pratique et lui dis que j'espérais revenir dans l'automne, avec plus d'argent que je n'avais, alors. Je lui laissai l'argent et je puis dire que je n'éprouvai guère, de ma vie, de plus grand plaisir que celui de pouvoir acquitter cette dette, à ce temps-là. Je tâchai de lui exprimer toute ma reconnaissance et je retournai à Whitehall, où je demeurai jusqu'à l'automne et je revins à M pour le temps des cours.

Cette session fut, pour moi, un temps de repos, comparativement à l'hiver, précédent. Je n'avais plus besoin d'enseigner, mais, comme mon ancien élève H B désirait encore continuer sa classe, je me rendis à son désir, et Madame G me pria de donner des leçons à A et à M L , sa plus jeune demoiselle. . . .

An printemps, je subis mon examen final le 28 Mars 1872, étant inscrit le cinquième dans la classe d'honneur, composée de 8 dont la plupart étaient des élèves de 5 ou 6 ans d'étude.

Il est d'habitude dans ce Collège, quand les professeurs trouvent

MEDICAL EDUCATION AT MCGILL IN THE SEVENTIES 625

qu'un grand nombre d'élèves passent un examen plus brillant qu'à l'ordinaire ou manifestent un degré inaccoutumé de talent et de connaissance, de signifier cette circonstance en portant des gants blancs à l'occasion de la proclamation des candidats qui ont réussi dans leur examen et en délivrant leurs diplômes. L'année, que je fus reçu médecin, fut signalée par cette distinction, qui arrive assez rarement.

[In this first year of practice in Whitehall, Dr Hebert had an interesting experience, of which he writes.]

Dans l'été de 1872, ayant été appelé à un cas rare, je préparai un article, à ce sujet, intitulé: "*Expulsion spontanée dans un cas de Présentation de l'épaule*" et je l'envoyai à l'éditeur du "Canadian Medical & Surgical Journal," qui le publia avec plaisir.

Dans l'automne, je fus appelé à un cas de mort subite d'une femme, dont le mari a été soupçonné de l'avoir empoisonnée. On tint une enquête sur son cadavre et, au lieu de m'employer pour faire l'autopsie, comme il aurait été ordinaire de faire dans un cas où j'étais le seul médecin qui avait vu la personne au moment de sa mort, on fit venir deux autres médecins et je fus exclu de prendre part à l'enquête. On voulut, ensuite, me questionner comme expert. Je répondis sur les faites simples, mais je refusai de répondre à toute question d'opinion qu'on me fit, à moins qu'on ne me payât mes honoraires, ce qui causa beaucoup de bruit. Un magistrat conseilla au coronaire de me faire emprisonner pour ne pas vouloir répondre mais je persistai dans ma détermination et le coronaire n'osa pas aller plus loin. Beaucoup de remarques parurent dans les journaux à mon sujet; alors, j'écrivis un article pour défendre mes droits et exposer les fautes de ceux qui m'avaient abusé, je le portais au bureau de l'un des deux journaux du lieu, mais on refusa de le publier; je me présentai à l'éditeur de l'autre journal, qui en fit autant, je fis, alors, imprimer, à mes frais, plusieurs centaines d'affiches à la main que je fis distribuer dans toute la ville. On ne répondit pas à mon affiche, qui sembla mettre fin à la discussion, et l'éditeur du Journal médical qui avait publié, pour moi, l'article dont j'ai parlé plus haut, ayant obtenu une de mes affiches, la publia dans son journal, sans que j'en susse rien à ce temps-là, car je ne lui en avais pas envoyé de copie, de crainte

qu'il ne m'accueillît de la même manière que les éditeurs des deux journaux auxquels je m'étais adressé auparavant. Je m'aperçus bien, ensuite, que cette affiche avait eu l'effet d'améliorer ma clientèle et je fus souvent choisie, dans la suite, pour faire des autopsies, dans d'autres circonstances.⁵

⁵ It is a pleasure to acknowledge my indebtedness to Miss Dora Le Gault, Dr Hebert's niece, without whose help this article would have been impossible: for giving permission for the publication of these excerpts from the *Autobiographie* and for checking my MS.